

# RAMONA

Grand roman d'amour, tiré du célèbre film des Artistes Associés, par HENRI ST-GERMAIN (1)

## RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Dans la lointaine Californie, à l'hacienda de la senora Moreno, une maîtresse-femme qui, depuis la mort de son mari, exploite elle-même ses domaines, vivent don Félipe, son fils, et Ramona, une charmante jeune fille de seize printemps. Félipe et Ramona vivent comme frère et sœur, et, pourtant, Ramona n'est pas la fille de la senora Moreno. Qui est-elle, d'où vient-elle? On ne le lui a jamais dit et elle ne s'en soucie guère, quoique la senora se montre parfois bien sévère à son égard. Un jour, des Indiens sont venus à l'hacienda pour tondre les moutons, et Alessandro, leur chef, est tombé amoureux de la belle Ramona, tandis que don Félipe se désespère de n'être aimé que comme un frère, par celle qui a toujours partagé ses jeux. La volonté de Ramona s'est dressée contre celle de la senora. Lorsque la jeune fille a appris que son père, jadis, avait épousé une Indienne, elle n'a pas hésité: elle est partie avec Alessandro, qu'elle aime, et ils vivent maintenant heureux ensemble.

## CHAPITRE IV (suite)

Sur le seuil de sa demeure, Ramona rêve, ce soir, dans la paix du crépuscule. Une demeure modeste aussi bien. Quelque peu écartée du village indien dont on aperçoit, là-bas, les toits de chaume, mais une demeure confortable cependant: le chalet de bois qu'un Indien affectionne quand il renonce à sa vie nomade et se fixe en un point de la prairie.

Doucement, derrière la jeune femme, Alessandro s'est approché. Il passe son bras à la taille de Ramona et, de cette voix tendre qui est la sienne:

— Tu regardes notre domaine?

— Le Seigneur nous a comblés! répond Ramona.

Elle sourit. Le bras tendu, elle semble compter ses raisons de bonheur:

— Nos moutons sur ces coteaux... Notre bétail dans la prairie... Nos récoltes dans les champs...

— Oui! affirme Alessandro, tu as raison: Dieu nous a comblés...

Mais le plus précieux de ses dons, c'est encore notre petite Ramona!

A l'intérieur du chalet, dans le berceau de bois qu'a façonné l'Indien, un bébé dort...

Sourire et rêves, petite Indienne de trois ans, qui est grave par moments, joueuse en d'autres: oiseau de volière dont les chants ne lassent jamais son heureux père et son heureuse mère.

Alessandro et Ramona se penchent sur l'enfant qui dort.

— Le plus précieux de nos biens, répète Ramona; comme tu as raison, Alessandro!

Elle se baisse pour un baiser qui effleura le petit visage.

Mais alors, soudain, dans un cri:

— Mon Dieu! mon Dieu! qu'a-t-elle donc?

L'enfant est brûlante de fièvre. Son visage est empourpré. Sous les paupières transparentes, on devine les yeux révulsés. D'entre les lèvres, un gémissement, une plainte, monte faiblement.

— Le docteur! Vite! Pars! Ramène-le!

Au dehors, c'est la galopade d'un cheval que son cavalier éperonne farouchement, et voilà Ramona seule auprès de ce lit où l'enfant geint.

Première douleur! Le plus cruel des tourments. L'angoisse abominable de la mère qui s'inquiète...

(1) Voir Ciné-Miroir, nos 168, 169 et 170.



Ramona (DOLORÈS DEL RIO) se pressait avec beaucoup de tendresse et d'amour contre Alessandro (WARNER BAXTER).

Ramona est tombée à genoux. Ses lèvres balbutient la prière suppliante:

— Sainte Mère de Dieu, protégez ma fille!

Du temps passe. La prairie est vaste. Même au galop d'un cheval, il faut des heures pour atteindre l'hacienda du seul docteur de la région.

Voici la nuit, l'instant lugubre où les malades s'agitent. Plus forte se fait la plainte de l'enfant. Sous les baisers mêmes de sa mère, elle n'ouvre plus les yeux, la petite Ramona, dont la chair délicate est brûlante.

— Mère de Dieu, Mère de Dieu, sauvez ma fille!

Inlassable, la prière monte!

Et voici que Ramona, soudain, dans l'ombre de la pièce, distingue la statue de la Madone, où sa piété maintient allumée la clarté discrète d'une veilleuse.

En larmes, elle se précipite.

Oh! la Madone entendra sa supplication désespérée! Sainte Marie fut mère, elle aussi! Le docteur va arriver, sauvera la petite Ramona! Les heures passent...

Alors, comme l'enfant semble s'engourdir d'une torpeur lourde et cruelle, la mère, terrible, marche vers la statue de la Madone.

La pieuse effigie tient dans ses bras un bambino. C'est d'un geste de folle que Ramona saisit l'image d'un Jésus enfant:

— Madone, Madone, balbutie-t-elle, je te rendrai ton fils quand tu auras sauvé ma fille!

Dehors, un cheval s'approche. Le cavalier, d'un bond, est à terre. La porte s'ouvre.

C'est Alessandro. Est-ce donc la blasphématoire prière qui a hâté son retour?

Sur le seuil, l'Indien apparaît seul. Ramona râle:

— Le docteur?

Et les mots tombent, lents, prononcés à regret, assourdis d'une colère sans mesure:

— Il n'a pas voulu venir!... Il refuse de soigner les Indiens!

— Mais il fallait lui offrir de l'or!

— Je lui ai promis tout ce que nous possédions!

Ils n'ont pas, ces parents, la force d'articuler d'autres paroles... Combien de fois, déjà, n'ont-ils pas éprouvé, d'ailleurs, le mépris des blancs et qu'étant des Indiens, ils ne sont que des parias?

— Le docteur n'a pas voulu venir!... La fièvre monte!...

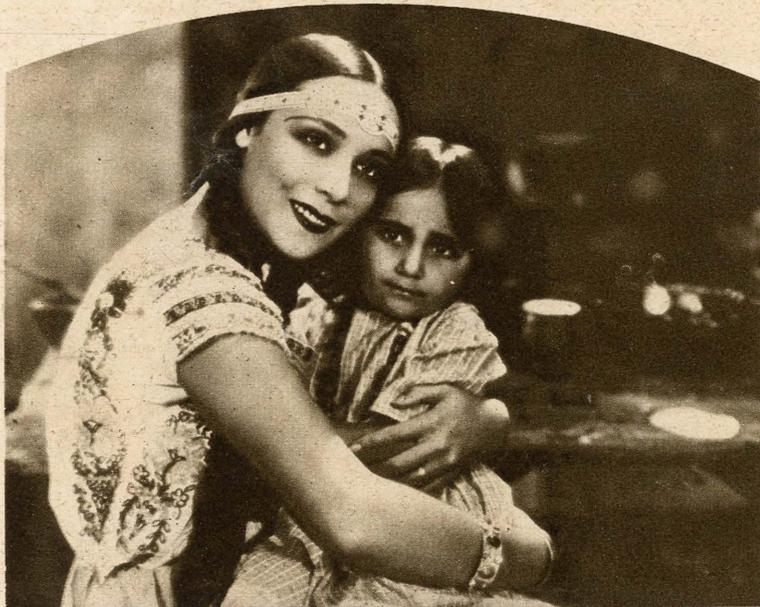
Le corps gracile de l'enfant s'arque soudain d'un soubresaut terrible. Est-ce qu'une mère ne sent pas, au passage, la caresse d'une âme d'enfant qui la quitte et s'envole vers le ciel?

Avec un cri de louve, Ramona s'abat près du berceau:

— Morte! morte!

Puis elle se traîne vers la Madone:

— Oh! Mère de Dieu, pardonne-moi! Aie pitié! Je te rends ton bambino!... J'étais folle! Rends-moi ma fille! Rends-moi la chair



Elle adorait sa fille, une petite Indienne de trois ans.

de ma chair ! Mais les miracles ne sont plus de notre temps ! La nuit se passera, l'aube rosira le ciel, ce sera le matin triomphant, et le petit corps, tout à l'heure brûlant, se glacera du froid éternel, que Ramona ne sera point encore résignée !

Affreuse torture... Dehors, les yeux troubles de larmes, maladroït dans sa douleur, qu'est-ce donc cette boîte qu'il faut bien qu'Alessandro façonne ?

Pour les corps d'enfants morts, n'est-il donc pas d'autre couche que la terre pesante, humide, où grouillent les larves ?

Et du temps passe encore ! Des jours, des semaines, des mois...

Le chagrin ne s'use pas au cœur d'une mère. Mais il s'y installe, s'y fait sa place. On vit avec lui, comme on vit en portant la douleur d'un mal inguérissable.

Sur l'humble chalet, c'est encore la lumière d'un beau jour. Silencieuse désormais, car jamais plus elle ne chante, Ramona est sur le seuil de la porte, guettant le retour d'Alessandro, dont elle perçoit, là-bas, au creux du vallon, la haute silhouette sur le sentier lointain.

A-t-elle le droit de maudire le destin ? Ne lui reste-t-il pas, lui qu'elle aime ? Et pourquoi cette angoisse qui persiste, éternelle, en son âme ?

Hélas ! le malheur est bûcheron ! Les coups de sa cognée se succèdent. Tous blessent : le dernier abat !

Il y a, soudain, à l'entrée du village, un tourbillon de poussière. Puis l'air se trouble de

clameurs... Le vent apporte les détonations d'une fusillade, qui redouble d'instant en instant !

Ramona, d'abord, ne comprend pas. Elle fait, mains jointes et l'esprit attentif :

— Qu'est-ce donc ?

Le vacarme grandit. Quittant le sentier, courant à travers champs, elle voit Alessandro qui se hâte.

— Qu'est-ce donc ? Qu'est-ce donc ?

C'est la plus tragique des aventures...

A l'entrée de ce village indien, ils sont soixante cavaliers, armés jusqu'aux dents, qui se présentent soudain.

Le chef a parlé. Avec des jurons effroyables, il a jeté ses ordres.

— Riche aubaine, camarades ! Du bétail à foison... Et ces imbéciles d'Indiens dont personne ne se soucie ! Tuez les hommes ! Razziez les bêtes ! Nous serons riches pour plus d'un mois !

... Soixante de ces aventuriers qui forment de sinistres bandes et traînent le crime d'un bout à l'autre de la prairie.

Ils galopent dans le village. Quiconque apparaît à leurs yeux est, impitoyablement, attaqué, et les revolvers sont brûlants.

— Hardi ! Hardi, camarades !

Le sang coule. Les femmes hurlent. Et leurs hurlements deviennent des cris d'agonie. L'incendie rougeois...

Oh ! ces drames atroces où périssent des populations entières, où s'anéantissent des villages, si complètement que l'herbe met des années à repousser sur les pierres dévastées !

Alessandro, hors d'haleine, rejoint Ramona.

— Les pillards ! annonce-t-il.

Et il bondit vers son fusil...

On le tuera ? Soit ! Mais il se sera défendu ! La colère le rend indifférent à la mort proche. Indifférent pour lui !... Mais il y a Ramona ! Et il l'aime !

Elle, tout de suite, a compris. L'atroce razzia n'est point chose rare aux camps indiens. Elle supplie :

— Vite ! vite ! fuyons !...

Et, comme il résiste, elle trouve l'argument suprême :

— Fuyons, si tu m'aimes !

Un maigre baluchon qui se sangle d'une courroie. Un cheval qu'on bride rapidement, et c'est la fuite éperdue devant la mort qui menace.

Il faut galoper vite ! plus vite encore !... Il faut atteindre la montagne sauvage, où nulle poursuite n'est possible.

— Ruinés !... gémit Alessandro, dont l'orgueil masculin saigne d'une défaite qui ne s'accompagne pas d'un combat.

— Saufs ! riposte Ramona, dont la vaillance féminine se tempère de tendresse ; saufs tous les deux !



Alessandro se pencha à son tour sur le petit corps sans vie.

Ils montent par les sentiers abrupts. Là où des blancs ne passeraient pas, ils se hissent...

La montagne se dresse au-dessus des nuages, on le croirait.

Quand ils atteignent, enfin, le site inaccessible où ils vont se cacher, il paraît à Ramona qu'ils sont hors du monde, réfugiés dans un ailleurs sans nom...

Hélas ! les Indiens donnent au malheur le nom de vautour ! Et le vautour a des ailes ! Il peut se poser où il le veut, là où il aperçoit une proie !

#### CHAPITRE V

Ils sont ruinés. Ils ont perdu leur enfant. Réfugiés tout là-haut, sur cette cime inaccessible, il leur faut des prodiges d'énergie pour réorganiser une vie qui semble à jamais détruite...

Silencieux maintenant, car son cœur ne peut oublier, Alessandro abat des sapins, taille des planches, construit, à grand'peine, la maisonnette que le vent secoue chaque nuit. Il part à la chasse de bonne heure, rapporte un pauvre gibier. Et voici que Ramona s'inquiète du feu qui brûle en ses prunelles et qui témoigne de la fièvre qui le ronge à son tour...

— S'il tombait malade ! soupire-t-elle.

Certes, la perte d'Alessandro serait pour la malheureuse le dernier coup, celui dont on ne se relève pas...

Or, à nouveau, le destin frappe en aveugle, si cruel...

C'est un incident imprévu. C'est la mauvaise fortune, réveillée par un détail.

A cheval, Alessandro s'est risqué dans la plaine. Mais la bête tombe boiteuse. Que faire ? Il s'inspire des mœurs de la prairie, attache son cheval à un arbre, saisit la bête d'un blanc qui paît librement.

Ces choses se font et se sont toujours faites ici...

Demain, il restituera l'animal emprunté.

Qu'importe !

Il importe qu'Alessandro est un Indien, un

paria, un hors la loi et qu'on va le lui faire entendre !

Sur la bête empruntée, tandis qu'il monte vers la case montagnaise, sans même se hâter, l'esprit bien en repos, le propriétaire, lui, galope à la poursuite de celui qu'il se plaît à nommer un « voleur » !

Ramona n'est point là. Quand, fatigué, las à en mourir, Alessandro met le pied sur le sol, il s'entend interpellé :

— Eh ! l'homme, tu as payé ce cheval ?

Tout de suite, l'Indien comprend...

— Il est à toi... Je t'ai laissé le mien. Ma bête boitait, mais elle est meilleure que la tienne...

— Vraiment?... C'est facile à dire !...

Attends que je t'apprenne, maudit Indien, quels sont les meilleurs chevaux !

Un revolver se braque...

Ily a une détonation sèche, brutale, que répercutent les échos.

Alessandro n'a pas eu le temps d'un geste de défense.

Sa poitrine se teinte de rouge, il tourne sur lui-même, s'abat sur le sol : déjà, le galop de l'assassin s'éloigne.

Et c'est l'abominable, l'affreuse chose...

De la rivière voisine, où elle a été puiser l'eau fraîche, Ramona s'en revient, souriante.

Le sourire se mue en un sanglot. Des lèvres blanchies d'effroi, c'est un cri inhumain qui s'échappe...

Au travers du seuil, le barrant de son corps puissant, Alessandro gît. Et la mort a déjà fait son œuvre ! Et le

malheureux n'entendra même pas les appels de folie que lui adresse la pauvre Ramona !

— Réveille-toi ! Tu m'entends ? Oh ! dis-moi que tu m'entends !

Il n'entendra plus jamais ! Il n'entendra même pas le rire qui, soudain, échappe à Ramona !

Car elle rit...

Car c'est la conclusion cruelle de ce nouveau coup du sort : elle se dresse, et, sur son visage durci, c'est une expression joyeuse qui se peint !

— Il est mort ! On me l'a tué ! C'est un Indien ! Ah ! ah !

Le rire cascade !

Il éveille les échos...

Et la femme court, les bras tendus, trébuchant aux ornières, tombant, se relevant, s'enlisant à demi dans les marais, s'en dépeçant, allant toujours et toujours riant...

Ramona n'a-t-elle donc pas assez expié la faute d'avoir aimé, puisqu'il paraît, aux lois humaines, que l'amour est condamnable ?

... Il est là-bas, si loin, à l'hacienda de la senora Moreno, un jeune homme qui marche le front baissé et si triste que ses serviteurs accompagnent sa promenade de regards apitoyés.

— Don Félipé ne sera plus jamais le même ! soupire la vieille Marfa. Ramona est partie ! La senora est morte ! Pauvre don Félipé ! Que médite-t-il donc ?

Toujours le jeune homme est songeur...

Songeur quand il se lève, pour donner les ordres indispensables ; songeur quand il va s'agenouiller là-bas, à l'ombre des palmes, où la terre se renfle d'un repli qui marque la tombe de sa mère ; songeur quand il demeure immobile, les yeux clos, indifférent à tout !

C'est que don Félipé se souvient des dernières paroles qu'il adressa à Ramona :

« Tu reviendras si le malheur t'atteint ! »

Pourquoi n'est-elle pas revenue ?

Que s'est-il exactement passé dans la prairie ?

(A suivre.)